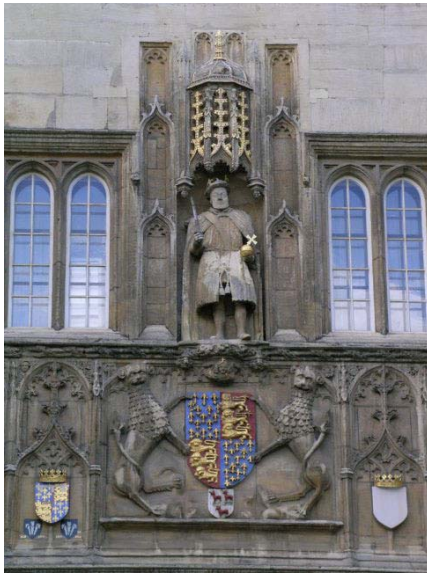


# L'« *Homintern* » et les espions de Cambridge

[NdT – *Homintern* : jeu de mots significatif entre homosexuels et *Komintern*]



Grande porte du Trinity College, fondé par Henry VIII,  
modèle de « Barbe-Bleue »,  
ennemi de l'Église et père du schisme anglican : dès l'entrée,  
le ton est donné

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

---

<sup>1</sup> Traduction du chapitre 5 de "*The Rite of Sodomy; Homosexuality and Roman Catholic Church*" de Mme Randy Engel, avec son aimable autorisation accordée au site Virgo-Maria. Nous publions ce texte à la demande de Virgo-Maria.

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## Introduction

Selon Claire Sterling, auteur de l'excellente étude intitulée *Octopus : The Long Reach of the Sicilian Mafia* (La Pieuvre, ou le bras long de la Mafia sicilienne), « on ne peut résister à un réseau que l'on ne comprend qu'imparfaitement »<sup>1</sup>. Cette vision des réseaux, qu'il s'agisse de la Mafia, du groupe d'espions de Cambridge ou de l'Homintern présent dans l'Église catholique au vingt et unième siècle, suppose la reconnaissance du fait que ces organisations subversives ne poussent pas « spontanément », mais doivent être « dirigées et gérées »<sup>2</sup>. L'abbé Enrique Rueda estime qu'il n'est ni « inconvenant », ni « paranoïaque » d'aborder des questions telles que l'infiltration, la subversion, l'espionnage et la trahison dans le contexte d'une organisation subversive, quelle qu'elle soit<sup>3</sup>.

La présente évocation historique des espions de Cambridge montre bien avec quelle rapidité il est possible d'abattre la Couronne, l'État ou l'Église lorsque la subversion et la trahison issues de *l'intérieur* se combinent à des attaques venues de *l'extérieur*<sup>4</sup>. Non seulement elle illustre le développement, l'organisation et les ramifications d'un réseau subversif, mais elle fournit de nombreuses indications concrètes sur l'évolution et le fonctionnement interne de l'Internationale homosexuelle depuis les années 1930. Surtout, elle examine en détail une vaste crise de l'« Establishment » caractérisée par la dissimulation et dans

---

<sup>1</sup> Claire Sterling, *Octopus : The Long Reach of the Sicilian Mafia* (New York : W.W. Norton and Co., 1990), p. 314.

<sup>2</sup> John Costello, *Mask of Treachery – The First Documented Dossier on Blunt, M15, and Soviet Subversion* (London : William Collins Sons & Co. Ltd, 1988), p. 8.

<sup>3</sup> Rueda, p. 249 et 250.

<sup>4</sup> Martin Dies, *The Trojan Horse in America* (le cheval de Troie en Amérique) (New York : Arno Press, 1977 ; réédition, New York : Dodd, Mead and Company, 1940), p. 224. La note finale paraphrase le commentaire classique de Dies : « Les ennemis *intérieurs* d'un pays constituent un plus grave danger que toute force étrangère : ils représentent la trahison de *l'intérieur* aidée par l'invasion de *l'extérieur*. »

laquelle l'homosexualité a joué un rôle central dans l'histoire d'une nation.

### **Anatomie de la trahison**

Une nation peut survivre à ses imbéciles, et même aux ambitieux. Mais elle ne peut survivre à une trahison de l'intérieur. Un ennemi aux portes de la ville est moins formidable, car on le connaît, et il brandit ouvertement sa bannière. Mais le traître se meut librement à l'intérieur des murs, ses insinuations se répandent dans toutes les ruelles et jusque dans la salle du Conseil. Car le traître n'apparaît pas comme tel : il parle avec des accents qui sont familiers à ses victimes ; il a le même visage qu'eux, est vêtu comme eux et fait appel à la bassesse gisant au cœur de tout homme ; il pourrit l'âme d'une nation ; il œuvre de nuit, secrètement et à l'insu de tous, pour miner les piliers de la cité ; il infecte le corps social de telle sorte que ce dernier ne peut plus résister. Un assassin est moins à craindre que lui<sup>1</sup>.

Cicéron, 42 avant Jésus-Christ

Dans le domaine profane, le traître se définit comme un individu qui trahit ouvertement son pays, auquel il doit allégeance. Dans le domaine sacré, c'est celui qui – par des actes délibérés – renie sa foi.

Que ce soit dans le domaine profane ou dans le domaine sacré, les motifs de la trahison sont de plusieurs natures et difficiles à démêler. Il peut s'agir d'un désir d'avantage personnel ou de gain financier ; ce peut être aussi la conséquence d'une implication dans des affaires illicites ou d'actes criminels passés ; cela peut également être lié au désir de tromper et de trahir des

---

<sup>1</sup> Radosh and Milton, Introduction.

personnes envers lesquelles on nourrit depuis longtemps de la rancune ou du ressentiment.

On a tendance à croire que dans le domaine profane, le chantage offre aux agents ennemis un moyen efficace de recruter des traîtres potentiels ; pourtant, tel n'est généralement pas le cas. Comme l'a fait observer Alexander Orlov, ancien chef des services d'espionnage, c'est une stratégie médiocre et même risquée de « se faire un ennemi de quelqu'un, à qui l'on devra ensuite accorder sa confiance dans une affaire aussi délicate et risquée qu'une opération de renseignement »<sup>1</sup>. En revanche, l'*allégation* de chantage sert souvent d'excuse après-coup, car une fois démasqués, beaucoup de traîtres essayent d'« atténuer leur culpabilité aux yeux du jury et d'obtenir du tribunal la plus grande indulgence possible » en déclarant avoir été forcés d'espionner sous la menace du chantage », écrit Orlov<sup>2</sup>.

La motivation jouant un rôle tellement critique dans ce domaine, tout bon recruteur d'espions, tout bon créateur de réseau d'espionnage cherche à éviter le chantage au profit de moyens plus positifs d'inspirer et de diriger les membres du réseau. Il fait appel à l'idéalisme ou à l'appât du gain, ou bien encore à des traits de caractère exploitables, tels qu'un égoïsme démesuré, une volonté de vengeance ou un désir de récompense<sup>3</sup>. La capacité d'évaluer correctement le caractère et les motivations de quelqu'un ainsi que de fondre les membres de

---

<sup>1</sup> Alexander Orlov, *Handbook of Intelligence and Guerrilla Warfare* (Ann Arbor, Mich. : University of Michigan Press, 1963), p. 25. Avant la deuxième Guerre mondiale, Orlov était un des chefs des services soviétiques d'espionnage et de contre-espionnage. Après être passé à l'Ouest, il donna de nombreux cours sur les tactiques et la stratégie soviétiques de renseignement et de contre-espionnage. En 1936, il avait écrit un manuel destiné à être utilisé dans les écoles que le NKVD venait d'ouvrir à l'usage de ses agents secrets, ainsi qu'à l'École militaire centrale de Moscou. En 1963, il fut chargé de réécrire ce manuel par l'Université du Michigan d'Ann Arbor.

<sup>2</sup> Ibid., p. 94

<sup>3</sup> Ibid., p. 95.

son réseau en une équipe d'espionnage cohérente est la marque de sa compétence en matière d'espionnage<sup>1</sup>.

Victor Ostrovsky, ancien agent du Mossad (service d'espionnage israélien), compare le processus du recrutement à celui d'une pierre qui dévale la montagne. « Nous employons à ce propos le mot hébreu *ledarder* (abîmer, dégrader) pour désigner le fait de se tenir en haut d'une montagne et de pousser un bloc de pierre le long de la pente. C'est ainsi que nous recrutons », souligne-t-il<sup>2</sup>. « Vous prenez quelqu'un et l'amenez progressivement à faire quelque chose d'illégal ou d'immoral. Vous lui faites dévaler une pente. Mais s'il est sur un piédestal, il ne vous sera utile à rien. Vous ne pourrez pas vous servir de lui. Tout ce qu'on cherche, c'est à utiliser les gens. Mais pour pouvoir les utiliser, encore faut-il les avoir façonnés. On ne peut recruter quelqu'un qui ne boit pas, qui n'est pas porté sur le sexe, qui n'a pas de besoins d'argent, qui n'a pas d'états d'âme politiques et qui est heureux de vivre », écrit-il encore<sup>3</sup>.

### **Le traître en tant qu'accumulateur de griefs**

Bradford Westerfiels, expert de l'espionnage, souligne qu'en fait de traits de caractère, le traître potentiel peut se définir par trois d'entre eux : « immaturité, sociopathie et narcissisme »<sup>4</sup>.

« Tel une étoile noire ou un trou noir, il absorbe absolument tout, mais ne laisse ressortir aucune lumière, aucun amour, aucune chaleur, aucune compréhension », souligne Westerfields<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Victor Ostrovsky and Claire Hoy, *By Way of Deception – The Making and Unmaking of a Mossad Officer* (Comment faire et défaire par la tromperie un agent du Mossad) (New York : St. Martin's Press, 1990), p. 98.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> H. Bradford Westerfield, ed., *Inside CIA's Private World – Declassified Articles from the Agency's International Journal 1955-1992* (New Haven : Yale University Press, 1995), p. 79 et 80.

<sup>5</sup> Ibid., p. 80.

L'auteur ajoute que dans son besoin de sauvegarder sa « virginité affective » et d'esquiver « ses torts, sa responsabilité et sa culpabilité », « le traître les rejette sur autrui ou sur des circonstances extérieures »<sup>1</sup>. Quelle que soit la « véritable source de ses difficultés », le traître ne la perçoit pas dans ses propres actions. Ainsi peut-il préserver « la vision grandiose qu'il a de son moi intime », souligne encore Westerfields<sup>2</sup>.

La structure mentale du traître a été décrite comme étant une « schizophrénie contrôlée »<sup>3</sup>. Un peu comme le prêtre pédéraste qui dit la messe et, aussitôt rentré à la sacristie, sodomise un enfant de chœur, le traître efficace a besoin de compartimenter sa vie pour pouvoir conserver sa santé mentale et son contrôle de lui-même, ainsi que pour échapper à la détection. Il doit cultiver l'art de la duplicité et de la dissimulation. Il lui faut apprendre à jouer différents rôles, à remodeler sans cesse sa *persona*. Il doit aussi avoir une grande force de volonté

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 75.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Déclaration de Klaus Fuchs, l'espion de la bombe atomique, rapportée dans l'ouvrage de William Stevenson ayant pour titre *Intrepid's Last Case* (New York : Villard Books, Random House, Inc., 1983). Voir aussi Radosh and Milton, p. 30. La compartimentation est le signe distinctif de l'espion comme de l'homosexuel. Klaus Fuchs, l'espion de la bombe atomique, a déclaré qu'il se servait de sa « philosophie marxiste pour établir dans mon esprit deux compartiments séparés : l'un dans lequel je me permettais de nouer des amitiés [...] pour aider les gens et pour être à tous égards le genre d'homme que je voulais être [...] Je savais que l'autre compartiment ferait surface si j'approchais du seuil dangereux [...] J'avais réussi, dans l'autre compartiment, à me rendre entièrement indépendant des forces sociales environnantes. *A posteriori*, il semble préférable de décrire cela comme de la schizophrénie contrôlée ». De même, Harry Gold (Golodnitsky), diplômé de la Xavier University et agent de l'Union Soviétique convaincu d'espionnage industriel et atomique aux Etats-Unis, a témoigné que pour supporter les terribles tensions et inconvénients inhérents à la vie d'agent communiste, il avait développé une double personnalité. Il a déclaré que lorsqu'il partait en mission d'espionnage, il oubliait entièrement sa vie ordinaire, son foyer, sa famille, son travail et ses amis pour devenir un automate mû par une seule idée. Puis, lorsqu'il rentrait chez lui, il enclenchait mentalement la marche arrière et enfouissait dans son esprit tout ce qu'il avait fait cette nuit-là ou au cours de cette mission-là.

pour faire face aux tensions inévitables que comporte sa vie double ou triple. Faute de posséder ces aptitudes, il est pratiquement certain de s'effondrer mentalement ou émotionnellement<sup>1</sup>.

En ce qui concerne le traître, Westerfields souligne : « la haine est une puissante motivation ». Le traître est un « accumulateur » d'injustices et de ressentiments, vrais ou imaginaires<sup>2</sup>. Lorsque cela va de pair avec une idéologie telle que le communisme, qui se nourrit de la haine, la combinaison qui en résulte peut être mortelle. Citant un historien britannique, Westerfield estime qu'« un homme n'est jamais aussi dangereux que lorsqu'il peut identifier un grief privé à une question de principe »<sup>3</sup>.

Ce facteur singulier – la haine – explique en partie pourquoi deux groupes minoritaires, les Juifs et les homosexuels, ont joué un rôle si important dans plusieurs affaires d'espionnage ayant éclaté aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne après la Révolution bolchevique de 1917. Lénine, puis Staline, ont su exploiter la vulnérabilité des Juifs et des homosexuels pour promouvoir leur dictature.

Les Juifs bolcheviques, aliénés aussi bien de leur patrimoine religieux que de la société orthodoxe tsariste, ont joué un rôle de premier plan dans la Révolution bolchevique, le Parti communiste, le haut commandement de l'Armée Rouge et la Tcheka soviétique, police secrète du régime communiste et principal bras armé de la terreur rouge.

Selon Zvi Y. Gitelman, auteur de *Jewish Nationality and Soviet Politics – the Jewish Section of the CPSU, 1917-1930*, « Comme la plupart des Juifs n'étaient manifestement pas dévoués au Tsar, on ne pouvait attendre d'eux qu'ils soutinssent les Blancs »<sup>4</sup>. En

---

<sup>1</sup> Westerfields, p. 75.

<sup>2</sup> Ibid., p. 80.

<sup>3</sup> Ib id., p. 75.

<sup>4</sup> Zvi Y. Gitelman, *Jewish Nationality and Soviet Politics – the Jewish Section of the CPSU, 1917-1930* (Princeton, N.J. : Princeton Press, 1972), p. 172. L'auteur a mené ses recherches sous les auspices de l'Institut des affaires communistes de



outré, se posait la question du pouvoir. « Du point de vue juif, il y avait assurément le leurre du pouvoir matériel immédiat, qui attirait beaucoup de jeunes Juifs désireux de venger les crimes perpétrés contre leur peuple par les forces antisoviétiques de toutes natures », écrit Gitelman<sup>1</sup>.

Selon lui, « quelles qu'en eussent été les raisons, les Juifs étaient fortement représentés au sein de la police politique . « Si l'on tombait entre leurs mains, on avait toutes les chances d'être abattu », poursuit-il<sup>2</sup>. « Comme la Tcheka était l'organe le plus haï et redouté du gouvernement bolchevique, les sentiments antisémites s'accrochèrent en proportion directe de la terreur qu'elle exerçait », poursuit l'auteur<sup>3</sup>. Il signale également que Lénine appréciait le rôle joué par des Juifs au sein de l'administration soviétique, ainsi que dans les activités révolutionnaires menées non seulement en Russie, mais aussi dans d'autres pays<sup>4</sup>.

Aux Etats-Unis, durant les décennies consécutives à la Révolution de 1917, les historiens d'investigation Ronald Radosh et Joyce Milton, auteurs de *The Rosenberg File – A Search for the Truth*, ont écrit que de nombreux intellectuels et scientifiques juifs s'étaient laissés prendre dans les filets de l'espionnage par leur admiration pour l'expérience sociale soviétique, qui avait fait de l'« antisémitisme » un crime contre l'État<sup>5</sup>. Radosh et Milton parlent de Julius et d'Ethel Rosenberg – condamnés pour espionnage – comme étant des « idéologues convaincus » et d'Ethel Rosenberg, en particulier, comme étant emplie de « haine agissante » et d'« esprit de vengeance »<sup>6</sup>.

À l'instar des Juifs bolcheviques, les dirigeants de l'« Homintern » en Europe et aux Etats-Unis étaient emplis du

---

l'Université de Columbia. Voir aussi Louis Rapoport, *Stalin's War Against the Jews* (New York : Maxwell Macmillan International, 1990).

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid., p. 118.

<sup>5</sup> Radosh and Milton, p. 23 à 25.

<sup>6</sup> Ibid., p. 338 et 339.

même zèle révolutionnaire pour un Nouvel Ordre utopique qui ne frapperait plus les homosexuels de discrimination. L'un et l'autre groupes ont pris le poing fermé pour emblème de « libération », à ceci près que quand les communistes brandissent le poing, les membres de l'Homintern l'introduisent dans un rectum pour symboliser leur rébellion<sup>1</sup>. Le Komintern et l'Homintern ont aussi en commun la haine de Dieu, du christianisme et, en fait, de tout pouvoir légitime. Comme leurs homologues juifs, les homosexuels communistes étaient disposés à courir un risque, parce qu'il croyaient n'avoir rien à perdre.

La trahison est un acte déviant<sup>2</sup>. La sodomie aussi. Historiquement parlant, il a toujours existé une association entre la déviance sexuelle, d'une part, l'hérésie et la trahison, d'autre part<sup>3</sup>. Et s'il est vrai que les homosexuels ne sont pas tous des traîtres ou des socialistes extrémistes, le traître et l'homosexuel n'en présentent pas moins des caractéristiques communes.

L'homosexuel a une personnalité qui correspond parfaitement à celle du traître définie par Westerfields : il est immature, névrosé et narcissique. L'homosexuel actif est un séducteur consommé, un recruteur naturel et un prosélyte de « la cause ». C'est un prédateur sachant évaluer la vulnérabilité de sa proie. Il est conditionné pour agir avec duplicité et une loyauté à géométrie variable. Il mène une existence compartimentée qui le met en contact avec le monde clandestin de la délinquance, où sévissent la toxicomanie, la pornographie et la prostitution et où il est exposé au chantage et à la violence. L'homosexuel est un collecteur d'« injustices », et le marxisme présente à ses yeux « l'attrait d'un sanctuaire secret de rébellion individuelle »<sup>4</sup>. Plus que la menace de chantage, c'est ce désir de rendre des coups à une société dont il a été rejeté qui attire l'homosexuel dans les

---

<sup>1</sup> Rueda, p. 127.

<sup>2</sup> William R. Corson and Robert T. Crowley, *The New KGB – Engine of Soviet Power* (New York : William Morrow and Co., 1985), p. 14.

<sup>3</sup> Bray, p. 19.

<sup>4</sup> Voir Andrew Boyle, *The Fourth Man* (New York : Dial Press/James Wade, 1979), p. 221.

filets de l'espionnage ennemi<sup>1</sup>. L'homosexuel se considère comme un « étranger » qui, tel l'espion, voudrait venir du froid, mais pense qu'il ne le peut pas.

Le psychologue néerlandais Gerard J.M. van den Aardweg, Ph.D., résume en ces termes la propension de l'homosexuel à la subversion : « L'esprit subversif n'est pas rare chez les homosexuels, car il correspond à une hostilité née du complexe de non-appartenance. C'est pourquoi des homosexuels déclarés peuvent n'être fiables dans aucun groupe ou aucune organisation »<sup>2</sup>. Ils aspirent à un monde utopique, irréel, souligne van den Aardweg. Un monde « supérieur », snob, plus « chic », plein « d'excitation et d'aventure », par opposition au « monde ordinaire », ajoutez-il<sup>3</sup>.

### L'espionnage, un « business »

Depuis des temps immémoriaux, les services secrets nationaux ont pour objectif commun de se renseigner sur tout État étranger, y compris sur les secrets de ses forces et plans offensifs et défensifs, ainsi que d'empêcher tout ennemi effectif ou potentiel de découvrir les secrets de leur État. Traditionnellement, les puissances européennes s'en remettaient à certains princes de l'Église catholique romaine pour organiser leurs services secrets, car aucune nation ne pouvait se mesurer au système d'espionnage le plus répandu et le plus efficace du monde<sup>4</sup>.

C'est ainsi que dans la France du dix-septième siècle, agissant sur demande du Roi Louis XIII adressée au Saint-Siège,

---

<sup>1</sup> John Barron, *KGB The Secret Work of Soviet Agents* (New York : Reader's Digest Press, E.P. Dutton & Co., 1974), p. 207. Voir le chapitre X, « Treasures from the Vault », où est racontée une extraordinaire histoire d'espionnage.

<sup>2</sup> Gerard J.M. van den Aardweg, Ph.D., *The Battle for Normality – A Guide for (Self-) Therapy for Homosexuality* (La lutte pour la normalité – Guide (auto-)thérapeutique pour l'homosexualité) (San Francisco : Ignatius Press, 1997), p. 68 et 69.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>4</sup> Deacon, *The French Secret Service*, p. 17.

le cardinal de Richelieu, aidé d'un prêtre capucin, François le Clerc du Tremblay, créa un vaste service de renseignement intérieur et extérieur rivalisant avec celui de l'Angleterre – principal concurrent de la France – et propulsa de la sorte son pays au rang de puissance mondiale de premier plan<sup>1</sup>.

Bien que les objectifs des services secrets nationaux aient peu évolué depuis l'époque de Richelieu, les moyens de les atteindre et de traiter les renseignements ont changé du tout au tout et varient beaucoup d'un pays à l'autre. Durant la première moitié du vingtième siècle, les Etats-Unis, et l'Occident en général, ont fondé leur doctrine du renseignement d'abord sur la recherche, de même que sur les informations obtenues de « sources ouvertes », tandis que les Soviétiques et le bloc de l'Est s'en remettaient davantage à une approche « de cape et d'épée » qui consistait à réunir des renseignements à partir de sources secrètes recourant à un vaste réseau d'espions, d'informateurs et d'agents secrets pour dénicher des documents hautement confidentiels et des données brutes, ainsi que pour attirer des traîtres potentiels dans leurs services.

Au début des années 1920, les services de renseignement des principales puissances européennes occidentales, y compris l'Angleterre et la France, furent alertés par le fait que les bolcheviques – en plus d'avoir créé la Tcheka, leur police secrète intérieure servant à combattre les activités « contre-révolutionnaires » et le sabotage sur leur propre territoire – envisageaient de constituer un nouveau et vaste réseau d'espionnage international.

Au début de l'année 1918, le dirigeant communiste Vladimir Oulianov, dit Lénine, plaça la Tcheka sous la direction de Felix Edmundovitch Dzerjinski, considéré depuis comme ayant été le père de l'espionnage soviétique moderne. Bien que le nom des services d'espionnage soviétiques ait changé au fil des années – d'abord Tcheka et ensuite GPU (administration politique d'État, 1922-1923), OGPU (Direction politique d'État

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 17 à 20.

unifiée, 1923-1934), NKVD (Commissariat du peuple pour les affaires intérieures, 1934-1946), MD (Ministère des affaires intérieures, 1946-1954), puis enfin KGB (Comité pour la sécurité de l'État), complété en 1954 par le GRU (Direction supérieure du renseignement de l'état-major général) –, les agents d'espionnage sont toujours connus sous le nom de tchékistes par les citoyens soviétiques<sup>1</sup>. Après la mort de Dzerjinski en 1926, l'héritier de Lénine, Joseph Staline, fit de la police secrète soviétique nouvellement élargie l'instrument de son pouvoir absolu sur le peuple russe.

Au début des années 1920, en matière d'espionnage à l'étranger, les opérations de renseignement soviétiques destinées à fomenter une Révolution mondiale étaient couramment centrées sur les ambassades soviétiques. Mais peu à peu, Staline substitua à ce système hautement vulnérable un réseau plus perfectionné d'agents soviétiques dirigé par des hommes n'ayant aucune relation avec l'ancien personnel diplomatique de l'Union Soviétique et opérant sous les ordres directs de Moscou. Aux Etats-Unis comme en Europe, les syndicats, les universités, les centres industriels ainsi que les institutions politiques et culturelles de gauche étaient les cibles prioritaires de l'infiltration et de la prise de contrôle soviétiques. En Angleterre, par exemple, trotskistes et communistes se faisaient passer pour socialistes et noyautèrent le Parti travailliste. Le Parti conservateur lui-même n'était pas à l'abri des infiltrations. Le NKVD fut aussi en mesure d'utiliser le dispositif de renseignement du Komintern en Grande-Bretagne pour recruter des fonctionnaires à Whitehall [*NdT* : *palais servant de siège au gouvernement britannique*], y compris des membres du club des « secrétaires permanents » du Département d'État<sup>2</sup>.

À la fin des années 1920 et au début des années 1930, alors que Staline planifiait méthodiquement sa Grande Terreur en URSS sous forme de gigantesques purges politiques, militaires, économiques et agricoles qui devaient entraîner la mort d'environ

---

<sup>1</sup> David Lewis, *Sexpionage – The Exploitation of Sex by Soviet Intelligence* (New York, London : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1976), p. 25.

<sup>2</sup> Chapman Pincher, *Inside Story* (New York : Stein and Day, 1979), p. 28.

vingt millions de Russes, il lança en outre un programme d'espionnage considérablement élargi dans le but de recueillir à l'Ouest des renseignements diplomatiques, militaires, industriels et scientifiques<sup>1</sup>.

Staline ordonna que dans tout l'Occident, des « taupes » et des « agents dormants » à long terme contrôlés par l'Union Soviétique fussent introduits au sein des services secrets, à des postes gouvernementaux élevés, ainsi que dans les grands centres universitaires et scientifiques. Sa stratégie se révéla mortellement payante, surtout contre les services secrets britanniques, le Bureau des services stratégiques des Etats-Unis (OSS), puis l'Agence centrale de renseignement (CIA) et l'Agence de sécurité nationale (NSA)<sup>2</sup>.

Comme l'on signalé trois auteurs spécialisés dans l'espionnage – Philip Knightley, Bruce Page et David Leitch –, « Une fois infiltré, un service secret ne devient pas seulement un mauvais service secret, il devient un effroyable handicap »<sup>3</sup>. Ainsi, « En matière de diplomatie, d'économie et de défense stratégique, les services secrets britanniques ont été pendant dix ans au moins (et cette estimation est encore charitable) l'aveugle conduisant des aveugles : des opérations furent manquées, des agents compromis, abattus, emprisonnés ou forcés de devenir des agents d'intoxication, c'est-à-dire de désinformation », accusent-ils<sup>4</sup>.

Le fait qu'en 1932, soit bien avant le début de la deuxième Guerre mondiale, Staline avait déjà lancé une guerre secrète contre l'Occident vient à l'appui de la théorie soutenue par des historiens tels que le professeur Ernst Topitsch, de l'Université de Graz, en Autriche, et selon laquelle le dictateur soviétique s'est servi de la guerre dans le cadre de la stratégie soviétique à long

---

<sup>1</sup> On trouvera une excellente analyse des purges massives de Staline dans l'ouvrage de Robert Conquest intitulé *The Great Terror – A Reassessment* (New York : Oxford University Press, 1990).

<sup>2</sup> Philip Knightley, Bruce Page, David Leitch, *The Philby Conspiracy* (Garden City, New York : Doubleday & Co., 1968), p. 14.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid.

terme visant à subjuguier et détruire le monde non communiste, ce qui revient à dire que la deuxième Guerre mondiale fut surtout la guerre de Staline, non celle d'Hitler<sup>1</sup>.

### Un hameçon soviétique pour tous poissons

Staline éleva l'espionnage soviétique au niveau d'une science exigeante utilisant un « hameçon » à géométrie variable en fonction des diverses recrues potentielles.

En matière de renseignement diplomatique, les principales sources de secrets d'État étaient les diplomates étrangers, les ambassadeurs, les membres du personnel des ministères des Affaires étrangères, y compris les employés des services du chiffre et les secrétaires, les parlementaires et les hommes politiques ambitieux qui, dans leur quête du pouvoir, cherchaient à obtenir l'aide financière et le soutien de l'« Establishment » libéral<sup>2</sup>.

Les chefs de service des ministères des Affaires étrangères présentaient un intérêt particulier, car il leur était loisible de fournir à l'URSS des documents confidentiels sur la politique et la stratégie secrètes de multiples gouvernements étrangers. Mais pour les Soviétiques, décrocher le gros lot, c'était ferrer un diplomate de haut niveau ou un ambassadeur qui, en plus d'être dans le secret d'importantes décisions en matière de politique étrangère, pouvait leur servir ou bien d'appau pour attirer d'autres recrues, ou bien d'« agent d'influence » ainsi que de vecteur de désinformation<sup>3</sup>.

Les services de renseignement soviétiques établissaient, au sujet de chaque recrue diplomatique potentielle, un dossier détaillé comprenant des informations sur ses traits de caractère et son tempérament, sa vie de famille, sa scolarité, sa religion, ses moyens d'existence, les associations auxquelles il appartenait, son

---

<sup>1</sup> Pour une analyse nouvelle et naïve des origines de la deuxième Guerre mondiale, voir l'ouvrage d'Ernst Topitsch intitulé *Stalin's War* (New York : St. Martin's Press, 1985).

<sup>2</sup> Orlov, p. 15.

<sup>3</sup> Ibid., p. 17.

idéologie, sa politique, ainsi que sa sexualité et ses vices éventuels<sup>1</sup>. Étant donné que les postes diplomatiques – notamment aux Etats-Unis, en Europe et au Vatican – ont toujours attiré un grand nombre de pervers mâles, les Soviétiques estimaient que s'agissant des diplomates homosexuels, le chantage valait *bel et bien* d'accepter des risques et des dépenses supplémentaires<sup>2</sup>.

On notera que même lorsqu'un agent soviétique échouait à ferrer un diplomate ou un ambassadeur homosexuel en le menaçant de divulguer son homosexualité, l'intéressé signalait rarement cette tentative de chantage aux autorités de son pays, de peur d'avoir à avouer sa sexualité illicite<sup>3</sup>.

En nette opposition avec les services secrets soviétiques, qui étaient prompts à évaluer et à exploiter les possibilités de chantage qu'offrait traditionnellement l'homosexualité, les services secrets britanniques n'appliquaient pas une telle politique. En Angleterre, l'homosexualité active, ainsi que nous le verrons, n'écartait pas automatiquement quelqu'un de la fonction publique ni des services secrets entre 1939 et 1945. Même en 1948, année où les services secrets britanniques adoptèrent une politique d'exclusion vis-à-vis des homosexuels notoires, cette politique ne fut jamais pleinement mise en œuvre. Aucun agent de renseignement appartenant à la classe moyenne n'aurait compromis son emploi en exprimant des doutes sur les qualifications morales d'individus appartenant à la classe supérieure, aspirant à devenir fonctionnaires ou agents secrets et se voyant automatiquement réserver – du fait de leur naissance ou de leur richesse – des postes gouvernementaux et des perspectives de carrière de tout premier plan. Même si un quelconque audacieux avait risqué son emploi en désignant tel pédéraste huppé comme étant une menace pour la sécurité nationale, sa recommandation aurait été enterrée par son supérieur ou par Whitehall. C'est l'une des raisons pour lesquelles

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 15.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Costello, p. 216.



une fois que les Soviétiques eurent établi à Oxbridge [*NdT : mot-valise désignant à la fois l'université d'Oxford et celle de Cambridge*] le réseau de « gosses de riches » leur servant de taupes, les nombreuses cellules marxistes purent causer de tels ravages dans les services de renseignement britanniques (et américains)<sup>1</sup>.

En ce qui concerne la collecte de renseignements d'ordre scientifique, les Soviétiques considéraient la flatterie et la promesse d'une influence et d'un pouvoir accrus comme un hameçon plus efficace que la sexualité. Ainsi que l'auteur anglais Rebecca West le signale dans ses nombreux et excellents ouvrages sur la question de la trahison, Staline recevait somptueusement et traitait avec une feinte déférence d'éminents scientifiques étrangers<sup>2</sup>.

Au sujet d'Alan Nunn May et de Klaus Fuchs, deux savants atomistes et agents soviétiques condamnés, West souligne ce qui suit : « Il n'est guère défendable d'appliquer la politique consistant à juger le criminel d'une manière qui cache la nature du crime à ceux qui en patissent. Cela a bien aidé les communistes en leur permettant de présenter les scientifiques qui avaient espionné pour eux comme des altruistes ingénus ayant partagé des secrets avec une puissance étrangère au seul motif qu'ils étaient des scientifiques, qu'ils voulaient faire profiter leurs pairs de leurs découvertes, qu'ils ignoraient faire là le moindre mal et qu'ils savaient à peine ce qu'est une idéologie. C'est là le portrait qu'on a livré d'eux au monde, et c'est faux »<sup>3</sup>.

May était un marxiste notoire et un membre extrémiste de la branche de Cambridge de l'Union des travailleurs scientifiques ; quant à Klaus Fuchs, qui a transmis des secrets atomiques directement aux Soviétiques, c'était depuis longtemps un

---

<sup>1</sup> Le laxisme des services secrets britanniques vis-à-vis de la présence d'homosexuels notoires à des postes sensibles du gouvernement ou de ces mêmes services est évoqué dans l'ouvrage d'Andrew Hodges intitulé « The Military Use of Alan Turing », que l'on peut consulter à l'adresse Internet <http://www.turing.org.uk/publications/mathswar3.html>.

<sup>2</sup> West, p. 172.

<sup>3</sup> Ibid.

idéologue marxiste impliqué jusqu'au cou dans le réseau communiste, ajoute West<sup>1</sup>. Ces hommes se faisaient une idée démesurée de leur importance et de leur pouvoir, signale-t-elle, parce que leurs connaissances étaient en rapport avec des armes de destruction massive et qu'il était donc possible – dans ce domaine – de soumettre des gens par le chantage<sup>2</sup>. West conclut que toute leur défense – qui reposait sur l'idée que « la science est la raison et ne connaît donc pas la trahison » et que « les scientifiques ne peuvent faire du mal, parce que ce sont des scientifiques et que la science est dans le vrai » – était manifestement biaisée et subversive par rapport à la vérité comme par rapport à la nation<sup>3</sup>.

### **Le « sexpionnage » soviétique, piège à miel pour faux-bourdon**

L'établissement d'un lien entre espionnage et sexualité remonte aux temps bibliques, mais c'est Staline qui devait élever le piégeage sexuel au rang des beaux-arts. L'hameçon sexuel soviétique se révéla être un moyen particulièrement efficace d'obtenir des renseignements militaires et politiques et des informations sur la défense nationale, ainsi que d'abattre des opposants politiques à l'Union Soviétique.

Dans son exposé de 1976 intitulé *Sexpionage – The Exploitation of Sex by Soviet Intelligence*, David Lewis décrit la formation complexe, coûteuse et entièrement déshumanisante des « hirondelles » (agents femelles) et des « corbeaux » (agents mâles) soviétiques spécialisés dans le piégeage sexuel, que le KGB recrutait généralement au sein de respectables familles de la classe moyenne et qui possédaient des références professionnelles<sup>4</sup>.

En plus de leur formation idéologique, politique et technique de base, ces agents étaient soumis à un processus

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 103.

<sup>2</sup> Ibid., p. 142.

<sup>3</sup> Ibid., p. 173.

<sup>4</sup> Lewis, p. 44 et 45.

complet de désensibilisation sexuelle avant leur instruction formelle, qui portait sur toutes les formes d'actes sexuels, y compris l'homosexualité et le sadomasochisme.

Lewis signale que les Soviétiques entretenaient comme agents à plein temps une vaste écurie d'homosexuels ayant notamment pour cibles des diplomates et des touristes étrangers<sup>1</sup>. Ces hommes étaient en général de jeunes prostitués à qui l'on donnait le « choix » entre travailler pour le KGB ou aller en prison<sup>2</sup>. Selon un « diplômé » appelé Dimitri, que Lewis a interviewé et qui avait été formé au centre sexuel de Verkhonoïé, près de Kazan, ces prostitués mâles étaient extrêmement beaux, et certains « très jeunes »<sup>3</sup>. On les tenait à l'écart des autres recrues du KGB, déclara Dimitri. « Ils semblaient beaucoup souffrir des méthodes de formation déshumanisantes, et deux d'entre eux se sont suicidés pendant mon séjour dans ce centre », dit-il encore à Lewis<sup>4</sup>.

En 2001, Jamie Glazov, directeur et rédacteur en chef de *FrontPage Magazine*, révéla une des opérations d'arnaque homosexuelle les plus innovantes des services secrets soviétiques.

La cible était John Watkins, Ambassadeur du Canada en Union Soviétique de 1954 à 1956<sup>5</sup>. Glazov raconte que lorsqu'il était en poste à Moscou, Watkins, homosexuel connu pour ses sympathies marxistes, recherchait régulièrement des partenaires sexuels anonymes. L'une de ses connaissances russes, dénommé Aliocha, employé du ministère soviétique des Affaires étrangères avec qui Watkins avait noué de forts liens d'amitié, n'était autre que le célèbre recruteur d'espions du KGB Oleg Gribov, dont le succès légendaire dans les opérations de piégeage homosexuel

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 36.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid., p. 56.

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>5</sup> Jamie Glazov, « A Homosexual and Naïve Canadian Ambassador to Moscow : A serious No-No in the Cold War », *FrontPageMagazine.com*, July 25, 2001, à l'adresse Internet <http://www.frontpagemag.com/Articles/Printable.asp?ID=993>.

ont permis à l'Union Soviétique de mettre la main sur presque tous les documents confidentiels de l'OTAN<sup>1</sup>.

Selon Glazov, tout en se faisant passer pour un ami de Watkin, Gribanov organisa dans un hôtel de Moscou une rencontre entre le malheureux ambassadeur et un « corbeau » du KGB. Les deux hommes furent filmés en flagrant délit d'ébats sexuels. Gribanov promit alors à Watkins de s'entremettre en sa faveur pourvu que l'ambassadeur puisse se résoudre à « gagner la confiance » de Dimitri Tchouvakine, son homologue soviétique au Canada, lorsqu'il retournerait à Ottawa au printemps suivant. Une fois que Watkins eut quitté son poste en URSS et fut rentré au Canada, il ne fit aucun effort pour informer les autorités qu'il était soumis à un chantage. On lui offrit le poste d'Assistant du ministre adjoint des Affaires étrangères, auquel il demeura jusqu'à sa retraite, indique Glazov.

Entre-temps, trois transfuges soviétiques de haut rang passés aux Etats-Unis avaient informé la CIA, entre 1961 et 1964, qu'un ambassadeur homosexuel du Canada à Moscou faisait l'objet d'un chantage de la part des Soviétiques. En août 1964, après la conduite d'une enquête sur plusieurs personnes soupçonnées d'être l'ambassadeur en question, des fonctionnaires canadiens ordonnèrent à la Police montée royale canadienne d'aller chercher Watkin à son domicile pour lui faire subir un interrogatoire. Au cours de l'interrogatoire en question, mené par la Police montée, Watkin aurait eu une crise cardiaque, ce qui mit un terme propre et rapide à cette nauséabonde affaire. On ne sait toujours pas, cependant, si Watkin a servi ou non d'« agent d'influence » aux Soviétiques avant son décès prématuré. Ajoutons pour le dossier que comme le signale Glazov, David Johnson, qui remplaça Watkin comme Ambassadeur du Canada à Moscou, fut signalé lui aussi comme homosexuel<sup>2</sup>.

Les Soviétiques ont cependant constaté qu'auprès d'un grand nombre des traîtres homosexuels les plus efficaces qu'ils avaient recrutés à l'Ouest, il n'était pas nécessaire de mettre en

---

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Ibid.

œuvre des opérations de « sexpionnage » compliquées pour pousser les intéressés à trahir.

### **Les services de renseignement britanniques et américains**

Comme on le savait depuis les tentatives anglaises de pénétration des séminaires catholiques français durant l'ère élisabéthaine, les Anglais n'étaient pas manchots en matière d'espionnage et de renseignement.

À la fin des années 1700, on vit se mettre en place l'ébauche d'une structure officielle pour les services secrets britanniques, avec la création d'un ministère de l'Intérieur (Home Office) et d'un ministère des Affaires étrangères (Foreign Office) au sein du Département d'État. Au cours des décennies qui suivirent, l'immense complexe des ambassades britanniques dans le monde devait fournir la couverture d'un service secret élargi à l'étranger, ainsi que d'un service intérieur de contre-espionnage spécialisé dans le décryptage et l'infiltration des services de renseignement ennemis, notamment ceux de la Russie et de la Prusse de Bismarck.

Les services secrets modernes de la Grande-Bretagne (SIS), connus sous l'appellation de M16, furent fondés en 1909. Ils étaient rattachés au ministère des Affaires étrangères et dirigeaient les opérations d'espionnage britanniques à l'étranger. Pendant la première Guerre mondiale, ils s'attachèrent à infiltrer les unités d'espionnage de l'Allemagne. Après la guerre, le SIS fut chargé d'aider les Etats-Unis à établir leur propre réseau de renseignement. Les Britanniques et les Américains conclurent en outre un accord secret en vue du partage d'informations de contre-espionnage, ce qui devait ensuite offrir à Staline un boulevard de plus pour la collecte de renseignements, notamment en ce qui concerne la mise au point de la bombe atomique.

L'une des plus fructueuses opérations antisoviétiques du SIS fut le raid qu'il conduisit en 1927 sur les bureaux londoniens de l'ARCOS (All Russia Cooperative Society Ltd.), délégation commerciale russe, et grâce auquel les Britanniques purent se

procurer des milliers de documents secrets sur les activités et agents communistes en Angleterre.

Ce raid fut opéré par le M15, à savoir le Service de sécurité britannique rattaché au Home Office et s'occupant essentiellement de sécurité du territoire, notamment par la capture d'espions, de terroristes et d'insurgés étrangers sur le sol anglais. Ses principales activités comprenaient la tenue d'un registre central permettant de traquer les individus soupçonnés d'être des agents de l'ennemi, ainsi que celle d'une liste noire spéciale de contre-espionnage. Il existait, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du M15 et du M16, d'autres unités subsidiaires de renseignement spécialisées, dont la célèbre École gouvernementale du code et du chiffre (Government Code & Cypher School), réputée depuis pour avoir décrypté le code allemand (ULTRA) pendant la deuxième Guerre mondiale.

En 1941, la Grande-Bretagne créa une division de sécurité ultra-secrète opérant dans l'hémisphère occidental, la British Security Coordination (BSC), qui servait de couverture légale à toutes ses autres unités de renseignement, y compris le M15 et le M16, le Special Operations Executive (SOE) et le Political Warfare Executive<sup>1</sup>.

Les services de renseignements intérieur et extérieur des Etats-Unis étaient structurés sur le modèle de leurs homologues britanniques. Jusqu'à la fin de la première Guerre mondiale, les responsabilités de la collecte et de l'interprétation des secrets diplomatiques, militaires et politiques de l'ennemi se répartissaient entre le Département d'État, avec ses réseaux d'ambassades et d'attachés d'ambassades, et les services de renseignement militaires des forces armées, dont l'Office of Naval Intelligence (ONI) et le G-2, division de renseignement du ministère de la Guerre. Au cours de la première Guerre mondiale, tant l'armée que la marine américaines entretenirent des bureaux séparés pour le décryptage et la lecture des communications étrangères et ennemies. En 1920, la section cryptographique secrète militaire

---

<sup>1</sup> West, p. 216.

des États-Unis, connue sous le nom de « Chambre noire », réussit à décrypter le code diplomatique japonais, ce qui, en matière d'espionnage, constituait un exploit. Mais cela n'empêcha pas le Secrétaire d'État Henry L. Stimson de fermer ce service en 1929 au motif que « des gentlemen ne lisent pas le courrier d'autres gentlemen »<sup>1</sup>.

Le 11 juillet 1941, afin de réduire les frictions et la concurrence qui s'intensifiaient entre les différents services de renseignement américains, le Président Franklin D. Roosevelt nomma William Donovan (surnommé « Wild Bill ») coordinateur d'une nouvelle agence civile centralisée pour le temps de guerre, le Bureau d'information (Office of Information), qui était calqué sur le SIS britannique et basé à la Maison Blanche. Donovan, diplômé de la faculté de droit de l'Université de Columbia, était un héros de la première Guerre mondiale et un membre de l'« Eastern Establishment » (la sphère influente de l'Est des États-Unis), qui se situait plutôt à gauche et au sein duquel il recruta une grande partie de la direction de l'OSS. Le Bureau du coordinateur de l'information (COI) était chargé de collecter des renseignements et de centraliser tout ce qui touchait à la sécurité nationale. Il ouvrit son bureau de Londres en novembre 1941.

En juin 1942, le COI de Donovan subit une vaste réorganisation. Son personnel et son budget furent répartis en deux secteurs : d'une part un Bureau des services stratégiques (OSS) dirigé par Donovan, mais placé sous l'autorité des Chefs d'état-major réunis (JCS) avec son service secret de contre-espionnage à l'étranger ; d'autre part, le Service d'informations étrangères (FIS), placé sous la supervision directe de Roosevelt au sein de Bureau d'information de guerre nouvellement créé.

L'OSS avait pour tâche générale de soutenir les opérations militaires sur le terrain en leur apportant son assistance en matière de recherche, de propagande et de forces commandos. Donovan nomma à la Section de recherche et d'analyse de l'OSS (la R&A) des membres d'élite réputés de l'Eastern Establishment, tandis

---

<sup>1</sup> Lewis, p. 4 et 5.

que la Section des opérations spéciales (SO), qui menait des actions paramilitaires et la guerre psychologique en Europe et en Asie, représentait une force plus éclectique et plus multinationale qui aida les Alliés et les partisans pendant la deuxième Guerre mondiale. L'OSS établit aussi une Section secrète de renseignement (SI) placée sous l'autorité D'Allen W. Dulles, qui avait fait ses études à Princeton et qui opérait à partir de l'ambassade américaine à Berne (Suisse).

Les professionnels du renseignement militaire convainquirent Roosevelt qu'il fallait interdire au général Donovan et à son OSS l'accès aux communications chiffrées hautement secrètes des Alliés à partir du Japon, qui supposaient l'utilisation d'un système de décodage surnommé MAGIC, ainsi qu'aux messages de l'Allemagne décodés à l'aide du système ULTRA. Mais la section de contre-espionnage de l'OSS (le X-2), qui partageait ses renseignements avec le SIS britannique, avait bel et bien accès aux renseignements allemands obtenus avec le système ULTRA. Cela devait se révéler être une erreur fatale.

À la fin de la deuxième Guerre mondiale, l'OSS – que ses détracteurs surnommaient « Oh So Social » (Oh, comme c'est mondain !) – avait été infiltré par au moins quinze espions soviétiques, ainsi que par des éléments criminels de la Mafia sicilienne, ce qui faisait de l'OSS non seulement un service « secret » coûteux, corrompu et inefficace, mais aussi une dangereuse source de désinformation soviétique et d'infiltration d'agents soviétiques après la guerre. Bref, l'OSS était le plus profondément infiltré des services de renseignement des Etats-Unis, dont aucun ne comptait autant de taupes soviétiques en son sein<sup>1</sup>.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1945, sous l'Administration Truman, l'OSS fut officiellement dissous. Son secteur R&A fut transféré au Département d'État, et le ministère de la Guerre absorba toutes

---

<sup>1</sup> Voir John Earl Haynes et Harvey Klehr, *VENONA : Decoding Soviet Espionage in America* (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1999). Pour plus d'informations sur l'infiltration soviétique de l'OSS, voir également l'adresse Internet <http://members.iglou.com/jtmajor/Venona1.htm>.



ses autres sections, y compris la SI et le X-2. Deux ans après, Truman, avec l'approbation du Congrès, autorisa la création du Central Intelligence Group (CIG), renommé ensuite Central Intelligence Agency (CIA), en vertu de la loi de 1947 sur la sécurité nationale. Comme avec l'OSS, les postes-clés de la CIA furent occupés par des universitaires et des hommes politiques présentant les meilleures lettres de recommandation de l'Eastern Establishment ; cela fit de la CIA un véritable « club de vieux copains » (Old Boys Club) non sans analogies avec celui qui allait donner naissance aux espions de Cambridge<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> L'OSS a formé une grande partie de ceux qui deviendraient les premiers membres et dirigeants de la CIA, parmi lesquels Allen Dulles, Richard Helms, William Colby et William Casey. James Jesus Angleton, Chef du service de contre-espionnage de la CIA, avait commencé sa carrière d'espion au sein de l'OSS en travaillant avec son père en Italie. Dans *The CIA and the Cult of Intelligence* (La CIA et la religion du renseignement) (New York : Alfred A. Knopf, 1974), Victor Marchetti et John D. Marks décrivent en ces termes le « club de vieux copains » qu'était la CIA : « Ses saints sont les professionnels de la clandestinité. Ses patrons et protecteurs sont les hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral. Sa composition dépasse les cercles gouvernementaux, puisqu'elle s'étend jusqu'aux centres de pouvoir de l'industrie, du commerce, de la finance et du travail. Ses amis sont nombreux dans les milieux importants : le monde universitaire et les moyens de communications. La religion du renseignement est pratiquée par une fraternité secrète de l'aristocratie politique américaine ». Les liens étroits qui existent entre la CIA et l'Eastern Establishment (lequel collabore de très près avec les groupes de la droite « conservatrice ») apparaissent dans le procès-verbal d'une réunion privée entre membres en activité et anciens membres de la CIA qui eut lieu le 8 janvier 1969 à la Harold Press House, siège du quasi secret Council on Foreign Relations (Conseil sur les relations extérieures). La réunion en question avait pour objet d'examiner le rôle de la CIA dans les « opérations clandestines » menées à l'étranger. Il est significatif qu'elle n'ait pas eu lieu au siège officiel de la CIA, qui se trouve à Langley (Virginie). À cette réunion de très haut niveau participaient presque uniquement des personnalités de l'« Establishment » « WASPs » (« white, Anglo-Saxon protestants » : protestants blancs et anglo-saxons), ce qui est typique du recrutement des hiérarques de la CIA depuis la création de cette dernière en 1947. Le procès-verbal confidentiel des réunions de 1968 a été découvert en 1971, lorsque des étudiants extrémistes mirent à sac le Centre des affaires internationales de l'Université de Harvard et y trouvèrent ce document parmi les papiers de William Harris, associé du Centre.

Toutefois, le contre-espionnage intérieur demeura la tâche du Bureau fédéral d'investigation (FBI) dirigé par J. Edgar Hoover, de l'ONI et du G-2.

### La genèse du cercle d'espions de Cambridge

Plusieurs agents soviétiques passés aux Etats-Unis et en Angleterre ont signalé que quand Ivan Maisky, Ambassadeur d'URSS en Grande-Bretagne, émit l'idée novatrice de recruter de jeunes et ambitieux Anglais de la classe supérieure comme agents de renseignement soviétiques *avant même* qu'ils n'entrent dans les allées du pouvoir, Staline et Lavrenti Beria, chef du NKVD, affichèrent leur scepticisme quant aux chances de réussite d'un tel plan<sup>1</sup>.

Lorsqu'ils apprirent que beaucoup de ces recrues potentielles étaient des pédérastes et des homosexuels avérés, ils se montrèrent encore plus incrédules. Cependant, comme le GRU était déjà bien établi à Londres et que des résidents légaux et illégaux se trouvaient sur place, où ils pouvaient servir de superviseurs, Staline donna son feu vert au ministère soviétique des Affaires étrangères pour la mise en œuvre du plan. On était en 1932. Le service de renseignement soviétique, placé sous l'autorité du Komintern, commença d'identifier, de cultiver, d'évaluer, puis de recruter à Oxbridge des membres de la gauche antifasciste.

À la grande surprise des Soviétiques, les choses fonctionnèrent comme par magie. Il apparut que Cambridge et, dans une moindre mesure, Oxford, les deux centres universitaires les plus prestigieux de Grande-Bretagne, étaient déjà bien mûrs pour devenir les épices de l'opération d'espionnage soviétique la plus réussie du vingtième siècle<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Corson and Crowley, p. 193. Voir aussi Christopher Andrew et Vasili Mitrokhin, *The Sword and the Shield – The Mitrokhin Archive and the Secret History of the KGB* (New York : Basic Books, 1999), p. 57.

<sup>2</sup> Il est vrai que le GRU entretenait en Grande-Bretagne plusieurs autres cercles d'espionnage indépendants. Mais tous, y compris celui d'Oxford, étaient

---

dépourvus du moteur clandestin – les « Apôtres » – qui faisait tourner le manège de Cambridge et assurait un accès automatique aux arcanes du pouvoir, de même qu'un avancement rapide jusqu'au sommet de l'échelle dans le service de renseignement et le gouvernement. Parmi les membres du cercle d'espions soviétiques d'Oxford figuraient les individus suivants : Patrick Day ; Phoebe Pool, messagère du cercle d'Oxford et collègue de Blunt au Courtauld Institute, qui devait se suicider en se jetant sous un train ; Peter Floud, directeur du Victoria and Albert Museum ; Bernard Floud, parlementaire chevronné qui fut recruté par James Klugman et devait se suicider en 1967 ; Herbert Hart, qui épousa un agent communiste (Jennifer Hart) et qui partageait son bureau au M15 avec Blunt ; Sir Andrew Cohen, diplomate de premier plan qui mourut d'une crise cardiaque au terme d'un interrogatoire sur ses activités de renseignement ; enfin, Arthur Wynn, qui joua un rôle actif dans les milieux syndicaux et accomplit son service militaire, ainsi que Sir Peter Chalmers Mitchell, du Christ Church College. VENONA révéla aussi les noms de code d'autres espions britanniques – DAN, LEAF, JACK – et de la mystérieuse équipe DAVID and ROSA, ce qui laissait entendre qu'il existait, travaillant pour l'URSS, un réseau d'espions britanniques plus vaste qu'on ne le soupçonnait auparavant. Voir à l'adresse Internet <http://www.trinity.ox.ac.uk/ian.yeung/spy.htm>. Goronway Rees, membre du collège All Souls et diplômé d'Oxford, était un ami intime de Blunt et un marxiste avéré, mais il n'accepta pas la proposition de Blunt de devenir un agent soviétique. Costello révèle du reste qu'après 1939, Rees aida les services de renseignement britannique. En 1956, Rees écrivit pour *The Sunday People* une sensationnelle série d'articles anonymes dans lesquels il soulignait que le chantage et l'homosexualité avaient contribué à la forte infiltration marxiste du système de sécurité britannique. Selon Rees, Blunt jouait un rôle d'éminence gris auprès de Burgess et d'autres disciples, dont la plupart faisaient partie des « Apôtres », et il manipulait ses amis par le biais du barbouze Burgess. Parmi les avantages que Cambridge possédait sur Oxford en matière de recrutement de haut niveau figuraient évidemment les « Apôtres ». En outre, Cambridge pouvait compter sur son laboratoire Cavendish, un des principaux centres de recherche du monde dans le domaine de la physique. En 1921, Staline expédia à Cambridge le savant russe Piotr Kapitza. Celui-ci y fonda le Kapitza Club, qui encourageait le « partage » des découvertes scientifiques par-delà les divergences idéologiques. Lorsque Kapitza reçut de Staline l'ordre de rentrer à Moscou, il emporta avec lui tous ses équipements de Cavendish – y compris les horloges et autres installations – qui furent emballés et expédiés par bateau vers son nouveau laboratoire soviétique. Les informations communiquées par les espions soviétiques en poste en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis font pâle figure auprès du « volumineux matériel collecté au vu et su de tous au Kapitza Club », souligne Andrew Sinclair. Stephen Spender convient que « ces

Depuis plus d'un siècle, les croyances religieuses des étudiants des principales institutions d'enseignement supérieur d'Angleterre étaient minées par l'élite littéraire et intellectuelle d'Oxbridge. La morale chrétienne avait succombé aux violents assauts de l'hellénisme néo-païen. Les quelques serviteurs de la religion royale demeurés fidèles à cette dernière s'aperçurent de l'impossibilité où ils se trouvaient désormais ne serait-ce que de défendre le peu qui restait des croyances religieuses édulcorées qu'ils avaient opposées à la marée montante du modernisme dans leurs propres rangs cléricaux et laïques.

Le satiriste britannique George Orwell (de son vrai nom Eric Blair) a écrit :

Culturellement [...] l'intelligentsia britannique est européanisée. Elle emprunte sa cuisine à Paris et ses opinions à Moscou. Dans le patriotisme général du pays, elle forme une sorte d'île de la pensée dissidente. L'Angleterre est peut-être le seul grand pays dont les intellectuels aient honte de leur nationalité. Dans les cercles marxistes, on pense toujours qu'il y a quelque chose d'un peu déshonorant à être un Anglais et qu'on a le devoir de tourner en dérision toute institution anglaise, depuis les courses de chevaux jusqu'au Christmas pudding. C'est bizarre, mais il est indubitable que presque tous les intellectuels anglais auraient moins honte de piller un tronc d'église que de se tenir au garde-à-vous pendant qu'on joue le "God save the King"<sup>1</sup>.

Durant les années 1930, le recrutement d'intellectuels et de scientifiques de gauche à Oxbride comme agents « dormants »

---

scientifiques communistes ont été victimes de l'aveuglement moral particulier qui caractérisait depuis longtemps la science, mais qu'on ne saurait excuser en aucun cas ».

<sup>1</sup> George Orwell, *The Lion and the Unicorn : Socialism and the English Genius*, Part I, « England Your England » (London, 1941), que l'on peut consulter à l'adresse Internet <http://www.k-l-com/Orwell.lion.htm>.

aura été la phase finale de la subversion que les Soviétiques avaient inaugurée des décennies auparavant avec leurs attaques contre le système de classes de l'Angleterre ainsi qu'avec la pénétration des syndicats britanniques et du mouvement travailliste. Les communistes réussirent à « vendre » aux jeunes idéalistes d'Oxbridge le marteau et la faucille, autrement dit l'aspiration à préserver le monde de la menace du fascisme. Le marxisme éprouva pourtant des difficultés à concurrencer le socialisme fabien, qui était le plus convenable des mouvements collectivistes.

Sur le campus, des communistes avoués tels que le professeur d'économie Maurice Sobb, qui devait contribuer à fonder la Cellule communiste de Cambridge, Piero Straffa, associé du dirigeant communiste italien Antonio Gramsci, et Roy Pascal, professeur d'allemand à Cambridge, introduisirent toute une génération de jeunes étudiants extrémistes d'Oxbridge dans la sphère d'influence soviétique.

Les marxistes reçurent aussi l'aide et l'assistance du vaste réseau de sociétés secrètes quasi maçonniques qui s'étaient insinuées dans la haute classe britannique en général et à Oxbridge en particulier. La plus célèbre et aussi la plus sélecte de ces sociétés secrètes présentes sur le campus était la « *Conversazione Society* », connue simplement comme « *the Society* », ses membres étant surnommés les « *Apôtres* ».

### **Les « Apôtres », l'homosexualité et le marxisme**

La *Conversazione Society*, qui était basée au King's College de Cambridge, a fait ses débuts en 1820. C'était alors un petit club privé d'étudiants des premières années fondé par George Tomlinson, du St. John's College. Tomlinson devait devenir ensuite évêque de Gibraltar<sup>1</sup>. Cette société exclusivement

---

<sup>1</sup> Richard Deacon, *The Cambridge Apostles* (New York : Farrar, Straus & Giroux, 1986), p. 1. Malgré l'excellence de ses recherches sur les « Apôtres » en tant que groupe, Deacon professe par ailleurs des opinions politiques peu objectives. Par exemple, il parle de la « campagne anticommuniste virulente et

masculine et composée de douze membres se réunissait chaque samedi soir pour discuter des questions philosophiques du jour dans le contexte anti-autoritaire du Broad Church Movement, qui était de gauche et avait trouvé sa place tant bien que mal au sein de l'Église anglicane<sup>1</sup>.

Le groupe initial des « Apôtres » comprenait notamment le jeune poète victorien Alfred Tennyson (1809-1892), qui deviendrait un jour lord, et son très cher ami Arthur Henry Hallam (1811-1833). En brillaient par leur absence les étudiants des premières années qui excellaient dans le domaine scientifique, car à partir du dix-neuvième siècle, les « deux cultures » qu'étaient respectivement les sciences et la littérature avaient décidé d'aller chacune son chemin<sup>2</sup>.

Au milieu du siècle, le groupe des « Apôtres » était devenu une société secrète élitiste ayant pour caractéristiques un fort homo-érotisme sous-jacent, un parfum d'agnosticisme particulièrement agressif et une politique nettement marquée par les idées de gauche et le pacifisme. Selon Richard Deacon, auteur de *The Cambridge Apostles*, l'ordre du jour des « Apôtres » comprenait « la laïcisation de l'Université et l'abolition des examens religieux pour les étudiants préparant ou ayant obtenu la licence »<sup>3</sup>. La putréfaction spirituelle se préparait. Deacon signale aussi que des membres du groupe tels que William Johnson (Cory), tuteur de Lord Rosebery, avaient déjà entrepris de recruter dans le Nouvel Ordre d'autres homosexuels actifs<sup>4</sup>.

---

ridicule » du sénateur Joseph McCarthy, alors qu'en réalité, les accusations de McCarthy étaient tout sauf ridicules, ainsi que l'ont confirmé les révélations de VENONA. Voir aussi Dennis O'Keefe, « Cambridge, Right or Wrong », article paru dans le numéro de mai 1987 de la revue *World and I* et pouvant être consulté à l'adresse Internet <http://www.worldlandi.com/public/1987/may/bk5.cfm>.

<sup>1</sup> Robert Skidelsky, *John Maynard Keynes*, Vol. I, « Hopes Betrayed 1883-1920 » (Espoirs trahis entre 1883 et 1920) (New York : Viking Penguin, Inc., 1986), p. 39 et 144.

<sup>2</sup> Deacon, p. 3.

<sup>3</sup> Deacon, p. 40.

<sup>4</sup> Ibid. p. 55.

## TABLE DES MATIÈRES

---

INTRODUCTION .....	3
ANATOMIE DE LA TRAHISON .....	4
LE TRAITRE EN TANT QU'ACCUMULATEUR DE GRIEFS .....	6
L'ESPIONNAGE, UN « BUSINESS » .....	11
UN HAMEÇON SOVIÉTIQUE POUR TOUS POISSONS .....	15
LE « SEXPIONNAGE » SOVIÉTIQUE, PIÈGE À MIEL POUR FAUX-BOURDONNS ....	18
LES SERVICES DE RENSEIGNEMENT BRITANNIQUES ET AMÉRICAINS .....	21
LA GENÈSE DU CERCLE D'ESPIONS DE CAMBRIDGE .....	26
LES « APÔTRES », L'HOMOSEXUALITÉ ET LE MARXISME .....	29
LA « BLOOMSBURY CONNECTION » .....	32
ANTHONY BLUNT – UNE VIE « TREASONABLE » .....	37
GUY BURGESS – L'« ESPION VOYANT » .....	47
KIM PHILBY – LE MAÎTRE ESPION .....	51
DONALD MACLEAN – L'IMPLACABLE « INNOCENT » .....	55
LES TAUPES DE CAMBRIDGE S'ENFOUISSENT EN VUE DU MAXIMUM D'IMPACT .....	57
LA MÉTAMORPHOSE DE GUY BURGESS .....	63
BURGESS INFILTRE LE M16 .....	67
LES AVENTURES DE PHILBY À L'ÉTRANGER .....	71
PHILBY AUX ETATS-UNIS .....	76
MACLEAN, LE DIPLOMATE ANGLAIS MODÈLE .....	80
VICTOR ROTHSCHILD- L'ÉLÉPHANT DANS LE LIVING ROOM .....	87
LES MALHEURS DE L'ESPIONNAGE BRITANNIQUE CONTINUENT .....	93
JOHN VASSALL- LA "MISS MARY" DE L'AMIRAUTÉ .....	95
LE SCANDALE PROFUMO – PROXÉNÈTES, CALL GIRLS ET ESPIONS .....	102
LES ESPIONS DE CAMBRIDGE – LE BILAN .....	103
LEÇONS POUR L'ÉGLISE CATHOLIQUE .....	105
LES ESPIONS DE CAMBRIDGE ET LA <i>VATICAN CONNECTION</i> .....	110
HUGH MONTGOMERY ET BATTISTA MONTINI .....	115